

UN FÉMINISME AXÉ SUR UNE DÉNONCIATION DE PRATIQUES RÉTROGRADES : L'EXEMPLE DE LA ROMANCIÈRE SÉNÉGALAISE KEN BUGUL

Marguerite Oubadjile BADJI

Université Cheikh Anta Diop de Dakar, Sénégal

maguybadjio@gmail.com / maguybadji@yahoo.fr

Résumé : Ken Bugul prend parti pour les différentes préoccupations du mouvement féministe en le découvrant en Europe. Cependant, à l'opposé des autres romancières qui croient que l'homme est le principal responsable du malheur de la femme, Ken Bugul prouve que celle-ci elle-même peut être un frein à son épanouissement. Dans cet article, elle le prouve en s'attaquant à des pratiques indignes qui se font lors des cérémonies familiales par les femmes et qui ne les honorent nullement. D'autres pratiques sociétales sont aussi analysées et confirment que parfois ce sont les femmes elles-mêmes qui sont un frein à leur bien-être de par leur choix de vies, leur naïveté et surtout leur gaspillage. C'est dire que tout le féminisme de l'auteur se résume en une recherche de conditions meilleures pour la femme en passant par un diagnostic sans complaisance de tout ce qui peut l'entraver.

Mots-clés : Féminisme, pratiques, dénonciation, société, épanouissement

FEMINISM CENTERED ON A DENUNCIATION OF RETROGRADE PRACTICES : THE EXEMPLE OF THE NOVELIST KEN BUGUL

Abstract: Ken Bugul took sides with the various concerns of the feminist movement by discovering it in Europe. However, unlike other female novelists who believe that men are primarily responsible for women's misfortune, Ken Bugul proves that women themselves can be a brake on their development. In this article, she proves it by attacking unworthy practices that are done during family ceremonies by women and which in no way honor them. Other societal practices are also analyzed and confirm that sometimes it is women who are an obstacle to their well-being through their life choices, their naivety, and above all their waste. This means that all of the author's feminism is summed up in a search for better conditions for women through an uncompromising diagnosis of everything that can hinder them.

Keywords: Feminism, Practices, Denunciation, Society, Fulfillment

Introduction

Le féminisme peut être vu comme un rétablissement de la place et du rôle de la femme dans la société mais également comme une défense des intérêts et droits de celle-ci. Ce concept fera un grand tollé dans la société et apparait dans différents domaines tels que la littérature où les romancières essayent de montrer que la femme est capable d'ingéniosité et a un savoir-faire assez grand si on lui fait confiance. C'est ainsi qu'elles vont dénoncer les injustices faites à celle-ci par l'homme et son mépris, les violences subies... Cependant, la romancière sénégalaise Ken Bugul, sort de ce chantier battu, en s'attaquant à des pratiques

rétrogrades faites par les femmes elles-mêmes : d'où notre choix de travail. Qu'est-ce qui expliquerait un tel choix de la part de l'auteur ? Pourquoi choisit-elle de s'attaquer aux pratiques de ses concitoyennes ? Le présent article s'appuyant sur la production romanesque de l'auteur se propose d'étudier les raisons d'un tel choix. En d'autres termes l'objectif majeur de cette étude est une recherche de pistes pour comprendre les positions de la romancière. Nous allons en premier lieu nous intéresser à la critique des cérémonies familiales, en second lieu à la dénonciation des pratiques sociétales et en dernier lieu à l'éclatement de la structure familiale.

1. Critique des cérémonies familiales

Dans sa production romanesque, Ken Bugul critique l'organisation des cérémonies familiales telles que le baptême, le mariage, le deuil... qui sont pour elle une entrave à l'épanouissement des femmes et à leur émancipation. Elle rejoint ainsi ses consœurs africaines plus particulièrement les Sénégalaises Aminata Sow Fall, Nafissatou Niang Diallo, Mariama Bâ etc. qui s'offusquent contre de telles pratiques. Pour rappel, dans *Le Revenant*, la romancière fustige les pratiques qui se font à l'occasion de ces cérémonies les comparant à une sorte de loterie. Elle remarque :

Dès lors le mariage, et à l'occasion de toutes les cérémonies familiales les cadeaux offerts à la femme et à sa descendance doivent être retournés à la belle-famille, doublés, triplés et parfois même quadruplés. C'était une espèce de loterie où la famille du jeune homme ne perdait jamais.

Sow-Fall (1976 : 24-25)

Ces propos d'Aminata Sow Fall édifient le lecteur sur ces pratiques qui se font au Sénégal surtout chez les wolofs. Le rituel consiste comme nous le montre la romancière à « doubler, tripler, quadrupler » toutes les sommes reçues ou les cadeaux de la part de la famille de l'homme. De ce fait, pour faire face à cette situation la femme et les tiens s'endettent ou dilapident les économies de toute une vie. En outre, ces propos révèlent aussi l'ampleur de telles pratiques et leur ancrage dans la société sénégalaise car elles se font à l'occasion de toutes les cérémonies. D'autres romancières sénégalaises dénoncent également ce gaspillage qui n'honore pas la femme en réalité. C'est le cas de Nafissatou Niang Diallo dans *La Princesse de Tiali* où elle décrit les joutes des deux belles-familles. En fait, lors du baptême de l'enfant de l'héroïne Fary, la famille de celle-ci se livre à un duel acharné avec sa belle-famille : la famille du roi. Cette dernière a débuté les « hostilités » avec une mise de : « cinquante boubous / deux lingots d'or/ deux cornes de pépite d'or/ deux taureaux/ deux boucs/ deux douzaines de poules et de coqs » (Niang-Diallo, 1988 : 151). La famille de Fary bien que modeste se plie à la tradition en doublant cette mise. Elle fait appel à la solidarité de tous ses membres et alliés pour avoir le dernier mot. Elle investit toutes ses économies afin de parvenir à ce résultat et surtout de faire face à une famille qui a plus de moyens. Pourtant cet argent dépensé inutilement pourrait servir à d'autres fins ou être source d'un investissement qui générerait plus tard des revenus plus importants. Malheureusement pour les besoins de la cause, les femmes acceptent les échanges réciproques et simultanés

de dons, les excès, la démesure. Cela ressemble à une guerre entre deux camps et non à une cérémonie entre deux alliés. L'illustration est faite par Mariama Bâ (1981) lors du baptême de l'enfant d'Ouleymatou la seconde épouse de l'anti- héros, Ousmane :

C'était au tour de la famille d'Ouleymatou de riposter. Elle doubla chaque somme reçue, ainsi que chaque objet. La mère de l'accouchée, en prévision de cette cérémonie, depuis des mois, avait tissé des pagnes et les avait entassés dans des malles. Elle acceptait en une soirée de perdre l'épargne d'une vie, pour ne pas décevoir.

Bâ (1981 : 201)

La mère d'Ouleymatou, en femme prévoyante, s'est préparée à ces joutes. Elle a riposté à toutes les « attaques » en sacrifiant toutes ses économies, en acceptant de se départir de toutes ses épargnes pour respecter cette pratique. En d'autres termes pour se mettre à l'abri de la médisance, de la risée publique et pour ne pas perdre la face devant le camp adverse les femmes cautionnent et perpétuent cela. Parfois le camp en face mise des sommes colossales qui déroutent plus d'un, malgré toutes les dispositions prises par l'autre camp pour parer à toutes les éventualités. Dans ce cas de figure, la femme et les tiens doivent se surpasser pour sauver l'honneur comme le prouve le clan d'Adja Dado Sarr dans *Le Revenant*, lors de ses joutes avec la belle-famille dirigée par Yama, la sœur du héros :

[...] dans le clan d'Adja Dado on s'inquiétait. La mise de Yama était exagérée, pensait-on. On avait pris toutes les dispositions. On avait rassemblé pagnes et argent, mais qui aurait pu pressentir le rush de Yama ? Le montant était dramatique. Il fallait coûte que coûte relever le défi, sauvegarder dame « Jom », préserver sire » Ngor

Sow- Fall (1976 : 42)

Le clan d'Adja Dado Sarr était dans tous ses états car il devait doubler la mise insensée et démesurée de Yama. Celle -ci était constituée de « deux cents pagnes tissés « ndiaago », trois valises d'effets pour le bébé, six baignoires pour le bain du bébé, cent mille francs » sans parler des soixante-quinze mille offerts aux hommes de case et aux esclaves, les cinquante mille donnés aux cousins du bébé et d'autres cinquante mille aux grands parents... Ceci montre qu'en réalité de véritables batailles rangées se font et les femmes s'enlisent davantage dans ces pratiques qui ne les honorent nullement. Pire, même lors d'une cérémonie funeste la famille de la femme est tenue de respecter cette tradition pour ne pas créer de scandale. Dans *Une si longue lettre*, Mariama Bâ décrit une cérémonie de deuil et démontre la persistance de cette pratique. En effet, lors du décès du mari de la narratrice, la belle- famille donne une somme de cent mille francs à chacune des deux veuves. Ces dernières doivent doubler cette mise et c'est ainsi que la famille du défunt mari repart avec la rondelette somme de quatre cent mille francs, laissant les veuves dans un dénuement total ou dans une situation précaire. Dans le cas cité, les deux femmes viennent de perdre leur mari, qui est un soutien financier de taille. Au lieu de les aider à épargner pour les jours incertains, la famille de l'homme les ruine. Ceci prouve à suffisance que cette pratique est une entrave à l'épanouissement de la femme et l'enlise dans une pauvreté permanente. D'où la lutte des romancières pour son éradication dans la société. Ken Bugul en bonne féministe

n'est pas en reste car pour elle cette pratique sociale rétrograde empêche le bien-être de la femme ainsi que son indépendance financière. Les femmes la cautionnent dans l'espoir d'être bénéficiaires un jour du retour de l'ascenseur quand leur fils ou frère prendra une épouse ou baptisera un enfant. De ce fait, elles font payer à une autre femme ce qu'elles ont subi, et cela devient un perpétuel recommencement. Dans *Riwan ou Le Chemin du Sable*, elle évoque l'ampleur de ces pratiques en prenant l'exemple du mariage de son amie Nabou Samb. Elle s'intéresse surtout aux différentes dépenses inhérentes à une cérémonie comme le mariage. C'est ainsi pour faire face aux charges de la cérémonie, la famille de la mariée choisit une marraine pour celle-ci et du côté du mari une première belle-sœur, deuxième voire troisième est désignée. Ces choix servent à priori à consolider les liens que l'on entretient avec la personne choisie et c'est également un grand honneur pour cette dernière. Au nom de cet honneur cette personne choisie doit tout faire pour être à la hauteur de son choix. Autrement dit, ce choix n'est pas en réalité fortuit car il implique une participation active aux dépenses inhérentes à la réussite de la cérémonie. De ce fait, « lors des cérémonies familiales, les belles-sœurs et marraines d'honneur avaient des obligations ponctuelles vis-à-vis de la mariée (...). C'était une sorte de duel où à force de vouloir rendre les dons reçus on finissait par s'endetter jusqu'à la ruine ! » (Ken Bugul, 1999 : 109- 110). Au nom de l'honneur, les femmes dépensent en un jour les économies des journées de labeur, de privations, de sacrifices. Ken Bugul ne peut admettre ce gaspillage, et ne comprend pas non plus ce sens élevé de l'honneur. Pour elle, à y regarder de plus près, c'est la vanité qui pousse certaines femmes à poursuivre ou faire ces pratiques. C'est la raison pour laquelle elle fustige ce comportement. En outre, elle dénonce par la même occasion les compromis que font sans cesse les femmes qui sont dans une pareille situation en prenant l'exemple de sa propre mère qui lui avoue avoir hypothéqué sa pièce d'or de vingt dollars américains chez le bijoutier pour soixante- quinze mille francs. Elle l'interroge et sa réponse la laisse perplexe : « Qu'avais-tu fait avec cet argent ? /tu m'avais répondu que c'était pour ton fils Bacar Ndaw. Il avait un enfant à baptiser. (...) / J'étais furieuse. » (Ken Bugul, 2003 :314). La romancière ne peut cautionner pareille aberration, de surcroît le frère en question travaille. Pire, sa maman emprunte de l'argent au bijoutier pour financer d'éventuels joutes avec la belle-famille et la couvrir de « cadeaux ». Elle procédera de la même manière, quand sa petite fille Samanar accouche. La mère de Ken Bugul organise des festivités chez elle pour recevoir les gens et les couvrir de cadeaux. Son beau-fils et les siens organisent une fête également chez eux et attendent l'arrivée de la belle-famille qui doit les combler en doublant tous les présents reçus. La romancière reproche à sa mère son adhésion à ces pratiques indignes. Pour elle, cet argent gaspillé peut servir à d'autres fins : la création d'entreprises, la construction de holdings comme l'ont fait les femmes consciencieuses qui, de nos jours, dirigent des sociétés. Elle avoue : « Ces femmes milliardaires [...] avaient commencé par vendre des oranges au bord des routes et [...] à présent faisaient tourner des usines et des holdings en Occident, contribuant ainsi à créer des emplois, à nourrir des familles dans des familles ». (Ken Bugul,1999 : 186).

En définitive, la romancière soucieuse du bien-être de ses semblables, pense que ces pratiques doivent être révolues. Pour elle, il est inopportun de gaspiller les économies de toute une vie pour satisfaire des gens, une belle-famille, un caprice ou une ambition

personnelle. Elle veut juste conscientiser ses consœurs sur le fait qu'un présent qui doit être doublé ou triplé n'en est plus un. En outre, cet étalage de biens est une manière de se faire voir alors que la plupart du temps c'est le résultat de dettes et d'hypothèques et cela est insensé.

2. Dénonciation de pratiques tradi-modernes

La romancière va s'attaquer à une autre pratique courante dans la société africaine à savoir la stigmatisation de la femme non mariée. Elle-même a eu à souffrir de cette situation. Dans *Cendres et Braises*, lors de sa visite chez Saër Mboup, un ami de sa famille dont « le lien était soutenu par une familiarité spéciale du fait que leurs deux noms de famille étaient des « kall » : Mboup et Mbaye », Ken Bugul prend conscience que la première femme de Saër et sa sœur sont en train de parler d'elle, de son statut de célibataire allant même jusqu'à insinuer qu'elle n'est pas saine d'esprit (Ken Bugul, 1994 : 22). Ces femmes ne pouvant pas comprendre, ni cautionner son statut de célibataire endurci l'assimile à une folle sans aucune preuve. Elles lui causent par la même occasion une autre souffrance car ignorant qu'elle souffrait en silence de cette situation, de sa marginalisation sociale. Elle révèle dans *De l'autre côté du regard* la manière dont elle est traitée : « J'étais déjà classée depuis toujours par les autres. / Je ne comptais pas vraiment dans ma communauté. / Car je n'avais ni mari, ni enfants ». (Ken Bugul, 2003 : 285). De surcroît, elle est consciente que le mariage semble être le destin de toute femme, sa finalité (Ken Bugul, 1999 : 39). De ce fait, quel que soit son statut à cette époque, la femme n'est rien si elle ne parvient pas à franchir l'étape du mariage, à trouver un maître. D'où son importance car celui-ci lui permet de ne pas être marginalisée, d'éviter les calomnies pour tout acte posé et surtout lui confère un statut. Ken Bugul rejoint ainsi cette pensée de Jean Foyer ancien ministre français de la justice qui déclarait en février 1973 : « L'homme tire sa dignité et sa sécurité de son emploi. La femme doit l'une et l'autre au mariage » (Collectif, 1973 : 209). En d'autres termes, le mariage est synonyme de stabilité, de respect et de maturité pour la femme. C'est ainsi que pour ne pas être mises à l'écart ou pour ne pas essayer certains déboires, les femmes font tout pour se marier et se maintenir dans leurs foyers par tous les moyens. Le plus souvent elles font appel au pouvoir des marabouts. Elles croient que les prières de ces derniers peuvent les aider à trouver un mari. Cependant la romancière émet des réserves à cette option. Certes la pratique qui consiste à rendre visite à un marabout pour recueillir des prières ou pour confier ses problèmes est très répandue en Afrique à la lecture d'un grand nombre de romans africains et même dans la production littéraire de l'auteur mais elle est sceptique quant au résultat. La preuve dans *De l'autre côté du regard*, les marabouts sont beaucoup sollicités dans la famille (maladie des enfants, pour venir à bout des problèmes de la fille d'Assy, pour chasser les « *compagnons invisibles* » de Samanar etc.). L'exemple le plus patent est la mère de Ken qui va de marabout en marabout à la recherche de son fils Maguèye Ndiaré. Ce dernier s'était enfui de son école militaire en Haute Volta à la suite d'une grève. Depuis lors, la famille n'a plus de ses nouvelles. La mère pour retrouver son fils allait consulter des marabouts pendant « *huit longues et terribles années* » c'est-à-dire jusqu'à l'annonce de la mort du garçon. Elle a perdu par la même occasion beaucoup de biens. C'est cet abus que la romancière dénonce ainsi qu'une certaine naïveté des femmes.

Elle reconnaît qu'il existe certes des « wali » comme les nomme communément Luc Moreau à savoir les proches ou amis de Dieu, doués, capables de faire des prodiges, mais à côté hélas une pléthore de faux dévots qui se font passer pour de grands marabouts sont présents. Ces derniers profitent de la naïveté ou de la fragilité des gens qui oublient « que le grand et vrai marabout ne réclamait rien ; (c'est) après satisfaction (que) l'intéressé lui remettait « ce que son cœur lui disait » (Ken Bugul, 1994 : 96), pour soutirer des sommes onéreuses et disparaître. Pire, certains marabouts comme dans *Rue Félix Faure* abusent sexuellement, moralement et financièrement les femmes qui les sollicitent. Ces dernières ruinées deviennent des loques humaines et ne savent plus à quel saint se vouer car ayant tout perdu. Pire elles ont accepté toutes sortes de compromis au nom de la religion ou pour résoudre leurs soucis pour récolter au bout du compte une maladie honteuse : la lèpre. Ken Bugul s'insurge contre ces sortes de marabouts qui font du tort à la femme. Elle dénonce, ces « faux mocadems » qui utilisent l'Islam pour leur propre image, pour la recherche de biens et de pouvoir. Ces marabouts affairistes recherchent le gain facile et sacrifient beaucoup de victimes. Elle récrimine contre la naïveté de ces femmes qui acceptent de payer au prix fort les prières d'un marabout et contre la capacité de nuisance de l'homme. Celui-ci va jusqu'à utiliser une chose sacrée telle que la religion pour parvenir à ses fins, pour nuire la femme.

Par ailleurs, les femmes ne sont pas exemptes de reproches car ce sont elles-mêmes qui acceptent ces chantages dans l'espoir d'avoir un mari ou de le récupérer, d'évincer une rivale, de retourner dans leur foyer... Dans *Riwan ou le Chemin du sable*, la romancière montre des femmes qui acceptent cette compromission avec des marabouts véreux. Elles prennent des cadeaux qui leur sont offerts par leurs maris pour les remettre à des marabouts. En outre, elles « prélèvent sur l'argent de la nourriture ou sur la scolarité des enfants » pour satisfaire le marabout. Ces femmes sacrifient ainsi leurs propres enfants, sont prêtes à toutes sortes de compromis même les plus inimaginables pour parvenir à leurs fins. Pire, le marabout en profite pour avoir des rapports sexuels avec elles arguant que c'est pour rendre le « travail » efficace ainsi que le résultat. C'est ainsi, selon Ken Bugul, de plus en plus de femmes s'adonnent à l'adultère ou tuent involontairement leurs conjoints en leur faisant ingurgiter des potions données par ces genres de marabouts. L'auteur remarque : « En passant récupérer son mari, elle (la femme) prenait son pied avec un autre homme. Et c'était encore le moindre mal, car dans certains cas avec de la poudre noire ou la sauce du soir, la plupart des maris étaient envoyés directement au septième ciel » Ken Bugul, 1999 : 156). Ces pratiques des femmes déroutent plus d'un car ni la morale, ni la religion, encore moins l'éthique ne l'admettent. De surcroît, elles enferment celles-ci dans un cercle vicieux d'où elles sortent toujours perdantes car elles sont exploitées, perdent leur dignité, leur respectabilité et mettent leur mariage en péril.

Ken Bugul poursuit son œuvre d'éveil, en mettant à nu certaines pratiques des temps modernes comme la mendicité et les jeux du hasard. La mendicité est le fait de demander la charité, un secours nécessaire. C'est une chose réservée normalement à des démunis (aveugles, handicapés, nécessiteux...). Ceux-ci se mettent au coin des rues pour quêmander l'aumône. Les personnes aisées ou pas donnent l'aumône par pitié ou par commisération. L'origine de ce phénomène est lointaine si l'on se rappelle les propos de Sagar, la secrétaire de Kéba un personnage de *La Grève des Battù* d'Aminata Sow Fall qui clame « Ils sont là

depuis nos arrière- arrière grand- parents. Tu (Kéba) les as trouvés au monde, tu les y laisseras » (Sow- Fall, :22). Le phénomène prend de plus en plus de l'ampleur dans la vie quotidienne. Avec les calamités naturelles telles les sécheresses, les inondations, d'importantes couches sociales se déplacent vers les cieux plus cléments, les villes la plupart du temps. Mais ne pouvant pas trouver du travail parce qu'elles n'ont aucune qualification, elles ont recours à la mendicité pour faire face aux aléas de l'existence. Ainsi, avec la conjecture, les gens sans scrupules investissent le créneau de la mendicité pour résoudre leurs problèmes sociaux ; des gens bien portants stipulent ou prétextent une maladie imaginaire pour se mettre au coin des rues pour mendier.

Par ailleurs, la mendicité peut être recommandée par les marabouts. A priori c'est pour pousser à être solidaires et charitables. De plus, elle permet de forger les sentiments des enfants confiés aux marabouts en leur apprenant l'humilité. C'est ainsi que dans *L'Aventure ambiguë* de Cheikh Amidou Kane, le jeune Samba Diallo bien qu'appartenant à la famille royale, est confié au marabout et ne déroge pas à cette règle qui consiste à aller mendier. Malheureusement, de nos jours, des marabouts véreux utilisent de pauvres enfants qui leur sont confiés pour des raisons financières. Pire selon Ken Bugul des femmes cautionnent une telle pratique. Un véritable marché financier s'installe également. Des parents vendent leurs enfants en espérant avoir d'autres ; d'autres louent les leurs pour une somme d'argent. Les femmes « créent » de faux jumeaux pour les besoins de la cause. Autrement dit, ces femmes prennent des bébés de parents différents, de taille identique, et sillonnent les rues en faisant croire qu'ils sont jumeaux car dans la tradition il était recommandé aux mères ayant de jumeaux de mendier les vendredis. La romancière révèle :

Devant la mosquée il y avait des enfants de même taille, portant les mêmes habits.

Ils ressemblaient à des jumeaux et n'en étaient point.

Des femmes amassaient plusieurs enfants qu'elles louaient.

Même des bébés.

Ils étaient traînés sous le soleil déshydratés, affamés.

Ces femmes utilisaient ces enfants loués pour mendier

Ken Bugul (2003 :261)

Ken Bugul dénonce cet abus mais surtout la malhonnêteté de ces femmes. Il faut reconnaître que cette situation déplorable résulte de la conjoncture sociale et du manque de moyens. Mais pour la romancière, cela n'excuse pas le comportement de ces femmes car elles ne se soucient que de ce qu'elles gagnent. De surcroît, elles font un immense tort aux enfants et pourtant le rôle dévolu à la mère est de « protéger, trimer, éduquer ». Ces femmes faillissent à ce rôle en faisant preuve d'une grande malhonnêteté. Pour avoir de l'argent et satisfaire leurs besoins ponctuels, elles « hypothèquent » la santé de leurs enfants, ceux de leurs voisins ou parents voire la vie de ceux-ci. Une pareille attitude n'est pas en l'honneur de la femme et c'est tout le combat de Ken Bugul. Pour elle, la femme doit se battre pour son épanouissement et celui des siens. Elle ne doit pas avoir un comportement qui leur porte préjudice. Bref, l'auteur dénonce en réalité la recherche du gain facile et c'est ce regard critique qu'elle jette sur la loterie. Ce n'est pas la loterie en tant qu'institution qu'elle dénonce mais les privations faites pour pouvoir jouer. Elle montre ainsi des ménages qui

dépensent l'argent de la famille au jeu en espérant toucher le gros lot et pourtant cet argent pouvait soulager. On se prive d'une somme qui peut être utile à la famille pour une mise incertaine. A ce propos le comportement des femmes intrigue plus d'un. La romancière remarque :

Les femmes en allant au marché passaient miser sur des chevaux qu'elles ne connaissaient même pas. Des chevaux qui habitaient dans des pays lointains [...]. Arrivées au marché pour les provisions, le porte-monnaie était bien allégé par la mise, et les enfants à la maison devaient se contenter de ce qu'il y avait.

Ken Bugul (2000 : 219)

Ces jeux pour Ken Bugul sont dangereux du fait qu'ils lèsent la famille surtout les enfants. A cause d'eux aussi la femme ne s'occupe pas des siens comme il faut. Elle passe tout son temps à faire des calculs pour diminuer l'argent qu'elle a reçu pour les besoins de sa famille et l'utiliser à d'autres fins. Les conséquences ne tarderont pas et détruiront à coup sûr cette cellule de base :

Et de là, la machine s'enclenchait. /Les enfants affamés se retrouvaient dans la rue, et quand le ventre était creux, les oreilles n'entendaient rien.
Bonjour la délinquance.
Bonjour la rue.

Ken Bugul (2000 : 220)

Cela va créer un fossé entre les membres de la famille et la narratrice pour avoir énormément souffert dans son enfance de la déstructuration du système familial ne peut le cautionner.

3. L'éclatement de la structure familiale

Avec sa famille, la romancière entretient des rapports distants voire conflictuels causés en grande partie par l'éclatement de la structure familiale. C'est pourquoi dans son œuvre romanesque elle parle de familles disloquées par les aléas de la vie mais aussi l'instabilité familiale qui a marqué son enfance. Cette déstructuration du système familial entrave aussi l'épanouissement de la femme sur tous les plans. Il faut souligner que pour l'auteur les familles se disloquent pour la plupart du temps pour plusieurs raisons : l'infidélité dans le couple, les mensonges, la duplicité des personnes, les pratiques peu orthodoxes de faux marabouts et surtout le divorce. Mais le fait le plus marquant est l'absence de solidarité ou de compassion des femmes dans une pareille situation. Elle va se servir de sa vie pour dénoncer l'absence d'unité dans la famille, l'instabilité de sa famille. Cette situation a détérioré ses sentiments envers les siens. Pour rappel, Ken entretient des rapports distants avec ses parents car elle subit très tôt les contraintes de leur divorce. Avec les autres membres de sa famille (frères et sœurs ; tantes, grand-mère...) les rapports ne sont pas des meilleurs. Elle impute cela au fait qu'elle soit une fille « singulière » et surtout au fait que la jeune fille a une place infime dans la société africaine. Nous allons nous servir de ses rapports avec sa mère, sa grand-mère, sa sœur pour illustrer notre propos.

Avec sa mère les rapports ne sont pas au beau fixe car celle-ci l'a abandonnée à l'âge de quatre ans en quittant son ménage polygame. Ce départ de la mère l'affecte énormément et la met dans un désarroi total. Elle s'écrie dans *Le Baobab Fou* : « Mon Dieu, si ma mère partait, que deviendrais-je ? Dans cette maison, il n'y avait qu'elle que je distinguais » (Ken Bugul, 1982 : 79). Ce cri de Ken est compréhensible car elle est consciente du grand vide que ce départ représente. Née dans une grande famille polygame (le père, ses deux femmes, une grande progéniture, sans parler des visiteurs venus rendre visite à son marabout de père pour les « prières »), le père n'a réellement pas le temps de s'occuper de l'éducation de ses enfants. Il revient donc aux mères de s'occuper des enfants et puisqu'elles sont des rivales, chacune privilégie naturellement sa progéniture. De ce fait, le départ de la mère de Ken va bouleverser sa vie et lui donner une tournure regrettable : « Ma mère m'avait quittée par un de ces jours maudits qui avait détruit ma vie. / La vie que je voulais avoir. / Une vie avec ma mère. / Et non cette autre vie, parce qu'un jour ma mère m'avait abandonnée. » (Ken Bugul, 2003 : 71). Ken Bugul pour faire face à ce manque se recroqueville sur elle-même au départ de sa mère et laisse libre cours à des sentiments tels que la haine, la rage et surtout la solitude. Ces sentiments la rongent et donnent naissance à de grands bouleversements dans sa vie future : déséquilibre, immaturité, déviance, audace grandiose et surtout absence de complicité avec sa mère et les siens. Quelques temps après quand elle rejoint sa mère, le fossé se creuse davantage car cette dernière l'avait déjà remplacée par l'enfant de sa fille Assy. La romancière avoue : « Ma mère et moi nous ne nous parlions jamais. Nous parlions de choses et d'autres mais nous ne sentions point mère et fille. [...]. Aucune complicité. » (Ken Bugul, 2003 : 129). En outre, les différentes explications pour comprendre la cause de la séparation de ses parents, ou de son abandon sont restées vaines. Elle grandit en se persuadant que sa mère lui en voulait car sa naissance a précipité son départ (ou parce qu'elle n'avait pas d'enfant après elle), pire qu'elle ne l'aimait pas. Ce sentiment qui l'anime apparaît dans la majorité de sa production romanesque et révèle une immense souffrance. Elle n'a pas pu bénéficier de la présence d'une mère qui l'éduque, l'épaule, la soutient et lui apprend la vie de femme comme dans la société africaine traditionnelle. En effet, dans ce type de société révèle Bernadin Sambou, la fille dépend de sa mère pour apprendre son futur rôle de femme et de mère. Sous l'autorité directe de celle-ci, elle grandit et fait cet apprentissage. En outre, d'intimes relations lient mère et fille marquées par une grande affection et complicité. Elle doit donc assurer ce travail et la vie de femme à son enfant car elle est comptable du moindre écart de sa progéniture féminine. Malheureusement, Ken Bugul n'a pas eu cela avec sa mère et quand elle parle d'elle la plupart du temps, elle n'utilise pas l'adjectif possessif ma mère mais plutôt la mère. De ce fait, elle s'emmure davantage et inconsciemment, ferme la porte aux siens. Elle nourrit par la même occasion un immense désir de ne pas ressembler à la mère car elle réfute la passivité dont cette dernière fait preuve. Elle s'exaspère quand elle remarque la sollicitude de la mère à son endroit et enrage lorsque cette dernière s'inquiète pour elle. Les heurts sont fréquents entre les deux et s'expliquent par leur éducation différente mais aussi par le manque de confiance. La preuve la plus poignante pour la romancière est l'accusation portée sur sa personne par sa nièce. Celle-ci avait un bouton enflé à la cuisse qui tarde à guérir après moult soins (traditionnels comme modernes) pour l'en débarrasser, elle accuse Ken d'être l'auteur de

son mal. La mère sans chercher à comprendre croit à la nièce sans pour autant donner l'occasion à l'accusée de s'expliquer. Pour couronner le tout, la mère ne cessait de l'humilier de la pire des manières sans parler des insultes devant des témoins plus jeunes qu'elle. Elle raconte une scène où la mère a utilisé de gros mots devant sa petite nièce d'à peine sept ou huit ans alors qu'elle avait plus de la trentaine :

Elle se mit subitement à m'insulter devant la petite Soxna. Il y avait des expressions dans le dialecte saloum saloum d'une vulgarité ! /C'étaient ces expressions- là que ma mère avait utilisées. /Ce qu'elle disait je ne pourrai le transcrire dans aucune langue. / L'intonation de sa voix, la dureté des mots utilisés ! / Des mots grossiers, lourds, désagréables.

Ken Bugul (2000 : 141- 142)

Cette attitude indigne de la mère ne sied pas à une éducatrice et c'est ce que fustige la romancière. Les injures et la vulgarité ne doivent pas faire partie de l'éducation d'un enfant car elles ne l'aident nullement et risquent plus tard de se refléter dans son comportement futur. Il faut juste souligner que les fréquents heurts avec la mère engendrent un sentiment de défiance chez Ken Bugul. Elle brave les interdits et mène une vie de déviance. Elle confie : « *Je sortais de plus en plus ; parfois pendant une semaine ou deux semaines, avec des amis, nous disparaissions à l'intérieur du pays [...] ce qui chez nous ne se faisait pas : une femme qui n'était pas mariée devait rester à la maison* » (Ken Bugul, 1994 : 45). Ce comportement immoral est le résultat de son éducation, de l'incompréhension des siens et surtout de l'absence d'une mère. C'est la raison pour laquelle Ken Bugul dénonce cette situation et mène une lutte pour conscientiser les femmes afin de ménager leurs relations avec leurs enfants, de tout faire pour préserver l'équilibre familial.

Les rapports avec la grand- mère sont exécrables à cause de la fréquentation de l'école française. Dans l'Afrique traditionnelle, la grand-mère est synonyme de sagesse comme toute vieille personne. A ce titre, elle est adulée et a droit à un grand respect. N'oublions pas que nous sommes dans des sociétés où « toute la vie est régie par une seule loi, celle de la hiérarchie de l'âge, de l'expérience et de la sagesse » (Badian, 1959 : 27). En outre, la plupart du temps c'est elle qui éduque les enfants à la place des parents. Elle protège donc mystiquement ses petits-enfants, formule des vœux à la naissance et plus tard signale les écarts aux parents. De ce fait, une complicité lie la grand-mère aux petits enfants. Celle-ci est caractérisée par une grande tendresse et un respect immense. Malheureusement, Ken Bugul ne connaît pas cela avec sa grand-mère. Cette dernière conservatrice et traditionnelle ne peut admettre qu'une fille aille à l'école. C'est ainsi qu'elle nourrit une haine viscérale envers sa petite fille (Ken) qui demeure du reste une exception dans la famille. Ken révèle dans *Le Baobab Fou* : « La grand-mère [...] m'en voulait parce que j'avais été inscrite à l'école française. Elle me haïssait par la suite et elle me regardait comme une souillure, je la dégoûtais » (Ken Bugul, 1982 : 59). La grand-mère ne tolère pas l'école, ni de surcroît qu'une fille fréquente ce lieu. Elle refuse toute entente avec cette institution car pour elle, celle-ci véhicule des anti- valeurs, pervertit les jeunes. Elle est convaincue que l'école tue chez les enfants les valeurs africaines jalousement conservées et léguées. De

plus, l'école détrône les parents (grands parents, parents, la société africaine en général) de leur rôle premier à savoir l'éducation des enfants. C'est la raison pour laquelle tous les enfants qui lui sont confiés n'y vont pas. Pour toutes ces raisons elle ne peut cautionner l'exception que constitue Ken, une fille qui va à l'école dans une famille musulmane. Elle rejoint ainsi cette pensée de ce père rapportée par le Pr Ambroise O. Umeth qui : « considère cette formation (l'école) comme incompatible avec le rôle de la femme à savoir qu'il n'est pas convenable pour une femme d'abandonner son rôle de mère au foyer pour aller apprendre les sciences et techniques » (Umeth, 1980 : 50). Il faut reconnaître que la scolarisation des filles a toujours été un problème en Afrique pour plusieurs facteurs parmi lesquels les mentalités d'antan qui ne voient pas la nécessité pour une fille d'aller à l'école car elle est appelée à fonder un foyer et à s'occuper de son homme, de sa maison et de ses enfants ; ainsi les travaux ménagers doivent être de rigueur et non une perte de temps à l'école car : « [...] la qualité première d'une femme est la docilité » (Bâ, 1981 : 59), c'est pourquoi « en vérité, l'instruction d'une femme n'est pas à pousser » (Bâ, 1981 : 60). Les femmes mêmes participent au maintien de cette mentalité en le pérennisant. Elles ne rataient pas une occasion pour décourager les élèves et les maintenir dans les mêmes conditions qu'elles.

Par ailleurs de nombreux parents refusent d'envoyer leurs enfants à l'école du fait que cette institution engendre des « sous-produits néo-coloniaux ». Ces derniers rejettent catégoriquement les valeurs intrinsèques au profit de celles importées. De plus, l'école représente une menace, une injure aux peuples noirs car elle véhicule une culture et des mœurs étrangères. Chez les filles surtout, l'impact de l'école est grand. Celles-ci refusent sous prétexte qu'elles ont été à l'école les choix des parents, la soumission induite à la femme, un comportement irréprochable [...] Elles remettent en cause le fonctionnement de la société traditionnelle africaine qui repose sur des us et coutumes gages de sécurité et d'harmonie. Elles revendiquent une meilleure place pour la femme arguant son droit à choisir son mari, à prendre des décisions personnelles. En fait, l'école étrangère inculque aux filles des valeurs autres et des idéologies appartenant à d'autres réalités. Elle crée ainsi une rupture entre l'enseignement qu'elle donne à ses adeptes et les pratiques ancestrales jugées d'un autre âge. Pour toutes ces raisons Ken et sa grand-mère ont des rapports conflictuels, fruits de leurs différentes éducations, de leurs visions du monde opposées et surtout de l'acculturation, du reniement culturel de la première nommée. Malheureusement, l'histoire a donné raison à la grand-mère car Ken Bugul est devenue au fil du temps un être hybride, déchirée entre deux réalités et une éternelle incomprise de sa famille, de la société.

Les rapports avec ses sœurs sont empreints de jalousie et d'indifférence. Jalousie parce qu'elle semble avoir plus de liberté (elle est la benjamine) et surtout du fait qu'elle a fait des études et voyagé. De surcroît elle est la seule fille de la famille à travailler plus tard. Des scènes sont rapportées empreintes de heurts fréquents, de calomnies, de bagarres, de blessures... cf. Ken Bugul, 2000 : 105. La romancière fustige l'attitude de ses sœurs qui font du mal à une autre femme, à leur propre petite sœur sans état d'âme. Elle se désole de ce comportement car pour elle, les femmes doivent être solidaires.

Conclusion

À la différence des autres féministes qui listent de nombreux griefs contre les hommes et croient que ceux-ci sont la grande entrave à l'épanouissement de la femme, Ken Bugul choisit de faire un diagnostic sans complaisance de tout ce qui peut la nuire et pense que parfois la femme même en est la cause. Elle s'attaque ainsi à des pratiques mal saines qui constituent de véritables freins au bien être de celle-ci. Elle s'attaque au gaspillage, aux joutes qui se font lors des cérémonies familiales comme le baptême, mariage, deuil...et qui n'honorent nullement la femme car elle est contrainte de dilapider les économies de toute une vie ou s'endetter. Or elle pouvait utiliser cela à d'autres fins. D'autres pratiques comme la stigmatisation de la femme non mariée, la mendicité et le recours à l'argent facile sont passés à la loupe pour montrer que ces pratiques peuvent être une source du malheur de la femme. En d'autres termes en dénonçant ces pratiques cherche juste à conscientiser ses semblables afin qu'elles les délaissent pour leur épanouissement, celui de leur famille et de la société. Ceci montre encore une fois de plus tout le féminisme de l'auteur, son engagement pour le bien-être de la femme, sa lutte pour des conditions meilleures. En outre, soucieuse de l'unité de la famille car c'est la première cellule de base et en se basant sur son expérience personnelle, elle milite pour de meilleurs rapports familiaux faits de solidarité, de respect.

Références bibliographiques

- Ba, M. (1979). Une si longue lettre ; Dakar : NEA
- Ba, M. (1981). Un Chant écarlate ; Dakar : NEA.
- Collectif (1973). Histoire mondiale de la femme dans les sociétés modernes et contemporaines ; Paris : La nouvelle Librairie de France.
- Kane, C. H. (1961). L'Aventure ambiguë ; Paris : Julliard.
- Ken bugul (1982). Le Baobab fou ; Dakar : NEA
- Ken bugul (1994). Cendres et Braises ; Paris : L'Harmattan
- Ken bugul (1999). Riwan ou Le chemin du sable ; Paris : Présence africaine
- Ken bugul (2000). La Folie et la mort ; Paris : Présence africaine
- Ken bugul (2003). De l'autre côté du regard ; Paris : Le Serpent à plumes
- Ken bugul (2005). Rue Félix Faure ; Paris : Hoebeke
- Niang, N. D. (1987). La Princesse de Tiali ; Dakar : NEA
- Sambou, B. (1970). De l'éducation traditionnelle à l'éducation moderne au Sénégal ; Thèse de doctorat du 3^e cycle L.M ; Paris V
- Sow, A. F. (1976). Le Revenant ; Dakar : NEA
- SOW, A. F. (1979). La grève des battù ; Dakar : NEA